Doom, Alain. *Un neurinome sur une balançoire*. Sudbury : Prise de parole, 2015. 72 p.

Un neurinome, annonce la quatrième de couverture, est « une tumeur bénigne qui se manifeste sur l'enveloppe entourant le huitième nerf crânien qui relie l'oreille au cerveau. A terme, la tumeur non traitée finit par comprimer le cerveau et entraîner la mort de l'individu ». Une balançoire, tout le monde sait ce que c'est et qu'elle renvoie aux bonheurs de l'enfance. Dans cette pièce de théâtre, l'acteur joue tous les rôles à la fois : Alain, Docteur, Droopy, Enfant, Espionne, Hôtesse, Infirmière, Lui, Nurse, Secretary, Stevie Nicks, Surgeon, Vendeuse, Voyageur. L'objectif du dramaturge consiste à créer un « monologue polyphonique » « entre conte et témoignage ». La postface de Joël Beddows, dans l'édition établie par Prise de parole, nous met en garde contre toute « autofiction théâtrale » et appelle à la « résistance face à ce concept », car « le théâtre demeure, à ce jour, un lieu de création de sens (au pluriel) par l'entremise d'une fiction ». Chez Alain Doom, cette fiction est poésie et enchantement d'un sujet douloureux. La pièce a reçu les faveurs du public et de la critique.

Elle nous emmène dans le milieu artistique de Sudbury dans le nord de l'Ontario, ville de la renaissance francophone dans une province qui accorde peu de place au français. Alain, autour de qui s'articule l'intrigue, a grandi dans une rue qui en dit long sur la poésie francophone en Ontario, la rue Desbiens, qui fait penser à un certain auteur, Patrice Desbiens, qui a joué un rôle important à Sudbury. C'est rue Desbiens que notre personnage, enfant, joue à la balançoire. Devenu adulte, il veut continuer à jouer, cette fois sur scène devant un public, mais son médecin le lui interdit à cause d'un dangereux neurinome dont il est porteur et que seule une opération compliquée peut empêcher de grossir.

L'acteur retourne dans ses souvenirs, dans la maison de la rue Desbiens, et y retrouve son père, depuis longtemps disparu, dans le jardin secret de l'enfance, le locus amoenus, ainsi que dans les échos des événements historiques de l'époque tels qu'un enfant les entend. Cet enfant-là se met dans la peau de Neil Armstrong qui fait ses premiers pas sur la lune. L'enfant, c'est un peu le Major Tom de David Bowie qui appelle Houston (« We have a problem »). C'est l'enfant qui, en faisant tomber sur le sol les arachides que son père et lui dégustent, les imagine « sur orbite ». A ce moment-là, avec Armstrong dans la tête et grâce aux arachides lunaires, se produit l'entrée en poésie. L'enfant entend son

cœur qui bat lorsqu’il se penche pour ramasser les arachides sorties d’orbite. Le sang rouge, le cœur rouge et fragile est un coquelicot, fleur magique du jardin et de la chanson – « J’ai descendu dans mon jardin pour y cueillir du romarin. Gentil coquelicot, mesdames... » – qui revient en rengaine tout au long de la pièce.

A l’école il apprend le mot « cochlée » dans le cours de biologie, « un petit organe en colimaçon situé dans l’oreille interne. Là où les ondes sonores sont transformées en influx nerveux, là où on commence à entendre. J’ai tout de suite trouvé ce mot irrésistible, charnel, comme si je pouvais mordre dedans ». Cochlée, coquelicot ; le garçon qui grandit devient poète ; devenu acteur, arborant son neurinome sur un nerf proche de la cochlée, il rejoint la poésie des enfants, ses rythmes et ses connotations multiples : « Le jardin est parsemé de millions de coquelicots. Je cours au milieu des coquelicots. Je nage dans une mer de coquelicots. Je suis grisé par la magie de l’instant. Des papillons aux ailes multicolores s’égayent tout autour de moi. Au détour d’un sentier, j’aperçois des fougères entourant une balançoire flambant neuve. Je baisse un pont-levis pour y accéder ».

Un neurinome sur une balançoire emporte les spectateurs dans un voyage intérieur, intime, et dans un espace tout aussi mystérieux et silencieux que la lune foulée pour la première fois, un jardin où chaque pas est petit et humain.

Eric Jamme